

PLACE DE VERDUN

SERVICE DES MISSIONS

NOTICE

sur le

FORT DE VAUX

Et son rôle pendant la Bataille
de Verdun

Avec, en annexe, une note sur la visite
de l'intérieur du Fort et deux Croquis panoramiques



Édité par la LIBRAIRIE
H. FRÉMONT & FILS
1 et 3, Rue Saint-Paul - VERDUN

1932

Etat du Fort de Vaux au début de la Guerre

Le fort de Vaux fut construit en 1881-1884 en maçonnerie ordinaire. En 1888, on renforça la caserne en maçonnerie au moyen d'une carapace de béton de ciment de 2 m. 50 d'épaisseur, séparée des maçonneries par une couche de sable de 1 mètre.

De 1904 à 1906, on installa dans le fort une tourelle de 75 avec son observatoire en capitale, à droite et à gauche 2 observatoires cuirassés, et trois coffres de contrescarpe (un coffre double N. O., un coffre simple N. E., un coffre simple flanquant la gorge). Les deux premiers coffres étaient reliés au massif de l'observatoire voisin au moyen de communications bétonnées passant sous les fossés et recouvertes d'une dalle en béton armé de 1 m. 25 d'épaisseur. Les observatoires n'étaient pas à ce moment reliés à la caserne bétonnée.

En outre, deux casemates de Bourges furent construites et armées chacune de deux canons de 75, celle de gauche battant les abords du fort de Douaumont, les ravins de la Fausse Côte, de la Caillette et du Bazil, ainsi que le bois de la Caillette, celle de droite battant les directions de

la batterie de Damloup, des villages de Damloup et d'Abaucourt.

Les communications bétonnées furent complétées de 1910 à 1912, de façon à relier la caserne bétonnée à tous les organes du fort.

Le fort possédait, en sous-sol, deux citernes.

La caserne bétonnée pouvait contenir 150 hommes environ.

Comme pour tous les forts de la place de Verdun, le commandant d'armes du fort avait reçu l'ordre, en cas d'attaque, de tenir coûte que coûte, et le général Coutanceau, gouverneur de Verdun en 1914, avait fait inscrire en gros caractères, sur la porte d'entrée du fort, la consigne suivante : « S'ensevelir sous les ruines du fort, plutôt que de se rendre ».

Le Fort au début de l'attaque allemande

(Février 1916)

A la suite de l'instruction du C. Q. G. en date du 9 Août 1915, qui supprimait la Place de Verdun, et la remplaçait par la R. F. V. (région fortifiée de Verdun), le fort de Vaux, comme les autres ouvrages de la place, fut très négligé. La garnison fut supprimée, les deux casemates de Bourges furent désarmées et on prépara la destruction éventuelle du fort.

C'est dans cette situation que se produisit l'attaque allemande de Février 1916.

Le 24 Février, devant les progrès rapides de cette attaque sur les Côtes de Meuse, le haut commandement donne l'ordre d'évacuer la partie de la Woëvre que nous occupions et de nous replier jusqu'au pied des hauteurs. D'autre part, en prévision d'une évacuation complète de la rive droite de la Meuse, il donne l'ordre de chargement immédiat des dispositifs de mines des ouvrages et forts de la rive droite.

Le 26, au fort de Vaux, un projectile allemand de 420 détruit les locaux dans lesquels se trouvent les détonateurs nécessaires à l'amorçage des dispositifs de mines. Mais la tourelle de 75 reste

chargée. Elle saute quelques jours plus tard sous l'action d'un projectile de 420, et sa destruction nous prive d'un organe qui aurait pu avoir, par la suite, une très grande utilité.

Le 26 Février, à 0 heure, le général Pétain prend la direction de la bataille avec la II^e armée qui remplace la R. V. F. et, ramenant les esprits à une plus juste conception des fortifications permanentes, il ordonne aussitôt un certain nombre de mesures qui ont pour objet de rendre aux forts leur destination primitive.

Le fort de Vaux reçut une garnison fixe composée de deux compagnies d'infanterie et de deux sections de mitrailleuses de position.

Le Fort pendant les mois de Mars, Avril et Mai 1916

Le fort de Vaux participe à la bataille dès les premiers jours de Mars 1916. Les Allemands, jusqu'ici, n'ont attaqué que sur un front étroit de 15 km. environ sur les hauts de Meuse. Ils occupent le fort de Douaumont, mais ils ne peuvent en déboucher et continuer leur attaque directement sur Verdun, sur un front aussi restreint. Ils sont amenés à étendre ce front et à attaquer d'une part sur la rive gauche, le Mort-Homme et, sur la rive droite, la région du fort de Vaux. Ils attaquent donc le village et le fort de Vaux avec un nouveau corps d'armée, le XV^e, arrivant par la Woëvre, (direction N. E. - S. O.).

Le fort de Vaux, qui avait déjà résisté à de violents bombardements, constituait un bon abri et un excellent observatoire à vues lointaines sur la Woëvre, mais il présentait cet inconvénient que les pentes N.-E. du mouvement de terrain se trouvaient en angle mort par rapport au fort, ce qui en rendait la défense difficile : ces pentes, très bien vues par les observatoires ennemis, étaient mal battues par nos feux d'infanterie et surtout d'artillerie.

Cette disposition du terrain explique comment les Allemands purent, avec une facilité rela-

tive, occuper ces pentes abruptes et s'accrocher à la crête militaire, à 300 mètres environ du fort. Nos mitrailleuses, installées dans le village de Vaux, prirent de flanc les lignes allemandes installées sur ces pentes, sans réussir à les en dégager.

Partant de la crête militaire, les Allemands tentèrent, mais inutilement, d'enlever le fort. Un communiqué allemand annonça, le 15 Mars, qu'à la suite d'un brillant assaut le fort avait été pris. C'était une information erronée d'un commandant de régiment allemand qui, occupant un ouvrage en terre dans les environs, avait cru s'emparer du fort.

D'autre part, il fallut de dures journées de combat aux Allemands pour s'emparer de la totalité du village de Vaux qui, aujourd'hui complètement détruit, s'étendait en longueur depuis l'étang de Vaux jusqu'à la gare, dans le fond du ravin du Bazil. Les Français exécutèrent plusieurs contre-attaques pour tenter de le reprendre. A la suite de la plus meurtrière, le 30 Mars, les troupes françaises furent rejetées sur l'étang de Vaux et s'installèrent solidement sur la digue de l'étang qui barre la vallée. Les Allemands tentèrent vainement de tourner cet obstacle par leur droite, c'est-à-dire par le ravin de la Fausse-Côte. Pendant les mois d'avril et de mai, tous leurs efforts dans cette région demeurèrent vains.

La lutte continua opiniâtre en avril et en mai autour du village de Vaux et en avant du fort. Celui-ci se trouvait presque en première ligne ; la tranchée dite « du fort », creusée sur les glacis, était chaque jour détruite par le tir enne-

mi. La tranchée de Belfort prolongeait à droite la face N.-E. du côté du ravin de la Horgne ; celle de Besançon était à l'ouest du fort ; la communication entre ces tranchées se faisait par l'intérieur de l'ouvrage. On entra dans le fort par le coffre double de gauche, en utilisant la brèche produite dans celui-ci par un des obus de 420 tombés au début de mars.

A la fin du mois de mai 1916, le fort avait reçu un nombre considérable d'obus de tous calibres, dont beaucoup de 305, 380, 420. La caserne bétonnée et les casemates de Bourges avaient bien résisté aux bombardements ; les communications bétonnées allant aux différents coffres avaient été plusieurs fois obstruées ; elles avaient été réparées par des moyens de fortune.

Les canons de 75 n'avaient pu être replacés dans les casemates de Bourges ; celles-ci étaient armées de mitrailleuses.

Les citernes étaient fissurées sous l'effet des bombardements. Elles avaient d'ailleurs été complètement vidées par les troupes du secteur.

C'est dans ces conditions que se trouvait le fort au moment de l'attaque ennemie de Juin.

Prise du Fort par les Allemands

Le 1^{er} Juin, après une formidable préparation d'artillerie, se déclanche l'attaque allemande. Après une lutte opiniâtre, les Allemands se rendent maîtres du ravin du Bazil, de la digue à l'étang de Vaux, escaladent les pentes du bois Fumin et finissent par s'emparer de deux retranchements situés sur ces pentes au N. O. du fort, et de déborder celui-ci par sa gauche.

Du fort, on suivit les mouvements de l'ennemi, mais l'ouvrage ne put coopérer à la défense du secteur que par le tir de la mitrailleuse de la casemate de Bourges-Ouest.

Le lendemain, 2 juin, les Allemands attaquèrent à la fois le fort et la région à l'Est : Damloup, ravin de la Horgne, batterie de Damloup. Le village de Damloup tomba entre leurs mains. La batterie de Damloup fut plusieurs fois prise et reprise. Nous finîmes par la conserver, mais la possession par l'ennemi du ravin de la Horgne lui permettait de déborder le fort par sa droite.

Dès 2 h. 15, quatre compagnies allemandes étaient abritées dans les tranchées à 200 mètres seulement des fossés du fort. Elles s'élançent à l'assaut et notre barrage ayant été tardif, elles peuvent parvenir à quelques mètres de nos tran-

chées, (tranchées de Belfort, du fort. de Besançon).

En raison de l'obscurité, les guetteurs avaient été surpris et n'avaient pas eu le temps de placer des mitrailleuses sur la superstructure.

Sur notre gauche, la tranchée de Besançon a cédé ; ses défenseurs se replient vers le coffre double dont ils défendent l'accès.

La compagnie qui défendait la tranchée du fort et la tranchée de Belfort, inflige de fortes pertes à l'ennemi. Puis, après une lutte à la grenade dans laquelle le capitaine Taboureau, commandant la compagnie, est mortellement blessé, elle doit céder le terrain et ses débris se réfugient dans le coffre simple de droite dont ils barricadent l'entrée. Après une lutte acharnée à la grenade, l'ennemi parvient à s'emparer de ce coffre. Il est 7 ou 8 heures.

Pendant cette action, les pionniers allemands, pour venir à bout du coffre double qui tient toujours, rampent jusqu'au bord supérieur du mur de façade du coffre, disposent les lance-flammes et, d'en haut, avec le secours d'un bras coudé, introduisent les tuyaux dans les embrasures. La flamme chasse les défenseurs du coffre double. Ils organisent ensuite la défense dans la communication bétonnée.

Les Allemands peuvent alors traverser le fossé et monter sur la superstructure du fort où ils se retranchent.

Pendant ce temps, d'autres fractions ennemies qui tentent de déborder le fort par l'ouest, viennent à bout du coffre de gorge, en faisant éclater, devant les créneaux, des sacs remplis

de grenades. Les assaillants pénètrent dans ce coffre, mais sont arrêtés aussitôt par des barrages élevés dans la communication bétonnée.

La lutte va encore se prolonger 6 jours, du 2 au 7 juin. Les Allemands tiennent la superstructure, où ils subissent d'ailleurs de fortes pertes du fait de notre artillerie. Ils essaient, d'autre part, d'avancer dans les communications bétonnées qui relient les coffres à la caserne. Mais là, ils sont arrêtés par nos barrages en sacs à terre, défendus par des hommes jetant des grenades par les ouvertures qui y avaient été ménagées. En outre, à 8 ou 10 mètres en arrière, une mitrailleuse pouvait arrêter l'ennemi s'il venait à détruire le barrage et permettre d'établir, en arrière, une nouvelle barricade. Le recul ne se fait donc que très lentement, et les Allemands ne peuvent avancer que de 60 mètres environ en 6 jours. Mais ils utilisent, dans cette lutte, des jets de liquides enflammés et des engins suffocants et fumigènes, qui, malgré la ventilation établie dans le fort, doivent bientôt rendre l'air du fort irrespirable.

Dès le 2 au soir, le fort est à peu près cerné. Toute sortie devient périlleuse, le boyau communiquant avec l'arrière étant battu par une mitrailleuse allemande établie sur la superstructure.

Toutes les communications téléphoniques étaient coupées et le commandant Raynal, commandant le fort, ne disposait que de la télégraphie optique et des pigeons pour correspondre avec l'arrière.

Le 4 juin, vers midi, un pigeon voyageur ar-

rive blessé au colombier, porteur du message suivant : « Tenons toujours, mais nous subissons une attaque par les gaz et les fumées très dangereuse ; il y a urgence à nous dégager. Faites-nous donner de suite communication optique par Souville qui ne répond pas à nos appels ; c'est mon dernier pigeon ».

Cette communication optique ne parvenant pas à être rétablie, le commandant du fort envoya à Souville, dans la nuit du 4 au 5, deux signaleurs pour donner toutes indications utiles. Malgré le danger de ce voyage, ces braves purent remplir leur mission et la communication fut rétablie par Souville, le 5 au matin.

Une question très angoissante était celle de l'eau. La garnison normale n'était que de 240 hommes, mais il y avait effectivement au fort 669 hommes, beaucoup de fractions qui s'étaient battues dans les environs s'y étant réfugiées. Le commandant du fort rationne ses hommes. Le 2, la ration était de $\frac{3}{4}$ de litre, le 3, d'un $\frac{1}{2}$ litre, le 4, elle tombe à un quart. Pour la conserver à ce dernier chiffre, le commandant essaya de faire sortir, dans la nuit du 4 au 5, des éléments étrangers à la garnison. Mais quelques hommes seulement purent passer. Dans la nuit du 5 au 6, plus de 100 hommes réussirent cependant à s'échapper.

Ce fut pendant cette nuit que rentrèrent au fort l'aspirant Buffet et un sous-officier. Ils avaient pu quitter le fort dans la nuit du 4 au 5 et s'étaient présentés au P. C. de la division. Apprenant que le général avait des instructions à transmettre au commandant du fort en vue d'une contre-attaque projetée pour le lendemain, ils s'étaient

spontanément offerts pour les porter à destination. Le sous-officier fut grièvement blessé au retour, mais l'aspirant Buffet peut rentrer indemne, et bien que n'appartenant pas à la garnison, tint à rester avec elle pour en partager les périls.

Dans la matinée du 6, vers 2 heures, se déclancha la contre-attaque française annoncée, quelques heures auparavant, par l'aspirant Buffet. Quatre compagnies des 321^e et 323^e R. I. atteignirent les contrescarpes du fort. Mais là, accueillies par un tir violent de grenades et de mitrailleuses, elles furent obligées de revenir à leurs positions de départ.

L'atmosphère du fort devenait de plus en plus irrespirable par suite de la fumée produite par les lance-flammes et les éclatements de grenades. En outre, il n'y avait plus une goutte d'eau.

Le soir du 6, à 20 h. 30, le général en chef envoya aux défenseurs le message suivant qui fut transmis par l'intermédiaire du poste optique de Souville : « Le général commandant en chef adresse au commandant du fort de Vaux, au commandant de la garnison, ainsi qu'à leurs troupes, l'expression de sa satisfaction pour leur magnifique défense contre les assauts répétés de l'ennemi ».

A 21 heures, nouveau message optique envoyé au fort de Vaux :

« Le commandant Raynal est fait commandeur de la Légion d'Honneur ».

Ce fut le lendemain 7 juin, à 6 heures, que le fort de Vaux se rendit à l'ennemi, après avoir détruit toutes les mitrailleuses utilisables.

Au moment de la reddition, les défenseurs

occupaient la caserne bétonnée, les casemates de Bourges, et résistaient encore dans les différentes communications bétonnées, derrière des barricades placées comme suit :

Vers le coffre double, au sommet du premier escalier aboutissant à l'observatoire de gauche, derrière la grille placée immédiatement sous les latrines ; vers le coffre sud, à hauteur de l'escalier aboutissant à la casemate de Bourges. L'ennemi n'avait donc avancé que de 60 mètres environ dans chacune des communications souterraines.

Une nouvelle attaque française avait été décidée dans la journée du 6 juin ; elle ne put être déclanchée que le 8 au matin. Elle était exécutée par la brigade provisoire Savy (2^e zouaves de marche et régiment colonial du Maroc). Elle réussit à entourer le fort par l'est et par l'ouest, mais, arrêtée par les mitrailleuses allemandes de l'intérieur du fort et de la superstructure, elle dut se replier.

Nos premières lignes furent alors creusées à 150 mètres environ au S.-O. du fort.

A partir de ce moment, le fort de Vaux fut quotidiennement en butte au feu de notre artillerie.

Pour diminuer les pertes qu'ils éprouvaient aux abords du fort, les Allemands commencèrent une communication souterraine qui partait des tranchées situées à 300 mètres au N.-E. du fort pour aboutir à l'intérieur du coffre de droite. Elle était loin d'être terminée au moment où nous reprîmes le fort.

A la suite des actions continuelles qui eurent

pour théâtre la région du fort de Vaux, nos lignes durent peu à peu s'éloigner du fort. Après la grande attaque du 11 juillet, nous tenions la partie sud des carrières de la Vaux-Regnier, à 700 mètres au S.-O. du fort ; mais au Sud du fort, nos lignes se trouvaient à 900 mètres à la carrière du Chênois. Au commencement d'août, nous avons dû abandonner ces deux carrières et nous étions dans le bois de la Laufée à plus d'un kilomètre du fort. Nous gagnâmes, par la suite, quelque peu de terrain, et nous nous accrochâmes à nouveau à la carrière du Chênois (900 mètres sud du fort) que nous ne devons plus abandonner.

C'est de cette ligne sensiblement parallèle à la route d'accès à la Laufée que nous devions partir pour notre attaque du 24 octobre 1916.

Reprise du Fort par les Français

Dans la grande offensive du 24 octobre 1916, préparée et ordonnée par le général Nivelle, commandant la II^e armée et menée par le groupement du général Mangin, c'est la 74^e D. I. (général de Lardemelle) qui est chargée de reprendre le fort de Vaux et ses abords. Sa zone d'action est comprise entre le ravin des Fontaines et une ligne allant de l'est de la Laufée vers le nord.

A la suite des combats qui s'étaient livrés dans cette région depuis plusieurs mois, le terrain était entièrement bouleversé. Les arbres abattus, les trous d'obus, etc., constituaient un obstacle sérieux à une progression. L'organisation ennemie, très puissante, comportait deux lignes, entre lesquelles se trouvaient, en outre, une série de centres de résistance : la Sablière, la Grande Carrière, le Petit Dépôt, l'Abri de Combat, la Batterie de Damloup.

Les unités de 1^{re} ligne de la 74^e D. I., réparties en deux groupements ayant comme limite de zone d'action la route du fort, devaient s'emparer des deux lignes ennemies. Puis, ceci fait, les 50^e et 71^e bataillons de chasseurs, qui marchaient en réserve de D. I. avec la route pour axe, devaient s'emparer du fort de Vaux.

Notre préparation d'artillerie dura 3 jours,

cependant, en certains points, la destruction des organisations ennemies fut insuffisante. L'ennemi exécuta de violents tirs de contre-préparation qui causèrent des pertes.

L'attaque se déclancha dans le brouillard, le 24 octobre, à 11 h. 40.

Le groupement de droite atteignit assez facilement ses objectifs de droite : batterie de Damloup, abri de combat, pentes du ravin de la Horgne.

Le groupement de gauche s'empara de la Sablière, de la Grande Carrière, puis rencontra une forte résistance aux tranchées ennemies de 2^e ligne, dans le Bois Fumin, dans la région sud de l'étang de Vaux.

C'est au centre que l'attaque se déroula le plus lentement, parce que les destructions y étaient incomplètes. Le 299^e R. I., chargé, au centre, de l'attaque du Petit Dépôt, ne put en venir à bout qu'avec l'aide des 50^e et 71^e bataillons de chasseurs, réserve de D. I. Mais ces deux derniers, fort éprouvés, ne furent plus en état de remplir la mission fixée par le plan, c'est-à-dire la prise du fort de Vaux.

Le 24 octobre, au soir, la première ligne de la 74^e D. I. se trouvait à 350 mètres au S.-O. du fort.

Le lendemain 25, l'attaque fut reprise par la 74^e D. I. renforcée de 2 bataillons de la 63^e D. I. Elle atteignit les abords immédiats du fort, mais ne put s'y maintenir, devant l'ennemi qui défendait avec opiniâtreté la superstructure de l'ouvrage.

Le 27 octobre, la 74^e D. I. fut relevée par la

63^e D. I. qui entama une série d'opérations locales pour s'approcher davantage du fort.

L'artillerie française bombardait le fort avec des obus de très gros calibre, du 30 octobre au 2 novembre, préparant une nouvelle attaque qui devait avoir lieu le 3 novembre.

Mais le 2 novembre, dans l'après-midi, un radio allemand faisait connaître que le fort de Vaux était évacué.

A la suite de cette information, le général Mangin fit envoyer, le soir même, dans le fort, une forte reconnaissance, qui se rendit compte que les Allemands avaient dit vrai.

Les 4 et 5 novembre, nos troupes parvinrent aux villages de Vaux et de Damloup, et rétablirent la situation telle qu'elle était, dans cette région, dans les premiers jours du mois de mars.

Travaux exécutés dans le Fort depuis Novembre 1916

Les Français, rentrant dans le fort, retrouvèrent en très bon état toutes les parties du fort protégées par la carapace de béton.

Toutes les communications bétonnées avaient été crevées, mais toutes avaient été l'objet de réparations et de boisages.

La 63^e D. I. commença un tunnel d'accès passant vers l'angle S.-E. du fort pour aller déboucher dans une ancienne batterie, à 150 mètres environ.

Le fort fut doté d'une garnison fixe comprenant une demi-compagnie d'infanterie, deux sections de mitrailleuses, des artilleurs, des sapeurs, etc...

L'ouvrage reçut 14 mitrailleuses.

La voie de 0,40 fut poussée jusqu'à l'entrée du fort.

Les casemates de Bourges furent réarmées chacune avec 2 canons de 75.

On dégagait les façades des locaux de la caserne bétonnée en enlevant les masques en terre de 6 mètres d'épaisseur faits par les Allemands et en refaisant les façades en maçonnerie.

On rétablissait un observatoire cuirassé à l'emplacement de la tourelle de 75 qui avait sauté en

février 1916, et ainsi que les anciens observatoires de droite et de gauche.

La lumière électrique fut installée ; la question de l'eau fut résolue par la remise en état d'une citerne et le creusement d'un puits.

Depuis sa réoccupation, le fort fut fréquemment bombardé par l'artillerie ennemie qui ne causa d'ailleurs aucun dégât important.

ANNEXE

Visite de l'intérieur du Fort de Vaux

(Voir le Croquis n° 1)

- 1) Entrer dans l'intérieur du fort par la porte A qui donne accès dans le couloir A B.
- 2) S'arrêter en B (carrefour). Montrer la gaine BC qui conduit au coffre de contrescarpe N.-E. Cette gaine fut une des voies d'accès par lesquelles les Allemands, s'étant emparés le 2 juin du coffre de contrescarpe nord-est, s'efforcèrent de gagner la caserne bétonnée pour venir à bout de ses défenseurs. Les Français résistèrent pied à pied pendant 5 jours, en s'abritant derrière des barrages de sacs à terre. Un barrage avancé servait aux grenadiers. 8 à 10 mètres en arrière, une mitrailleuse pouvait arrêter l'ennemi s'il venait à détruire le barrage avancé, et permettre de rétablir, en arrière, un nouveau barrage. Les Allemands essayaient de faire sauter successivement les barrages et lançaient des jets de liquides enflammés et des engins suffocants et fumigènes ; malgré tous leurs efforts, ils ne parvinrent à ga-

gner qu'une soixantaine de mètres dans la gaine en question.

3) Tourner à gauche et suivre le couloir BF qui conduit à la caserne bétonnée. Montrer en X l'escalier XY qui conduit à la casemate de Bourges Est. Montrer en D et E des barrages doubles en maçonnerie construits après la reprise du fort par les Français pour assurer la défense du couloir.

4) Arrivé en F, montrer le grand couloir FG sur lequel donnent les portes des casemates bétonnées.

5) Montrer en H le local servant d'infirmerie (au cours de la lutte du 2 au 8 juin, 80 Français de la garnison du fort furent blessés). Montrer en I la chambre du commandant Raynal, commandant du fort ; en H, le central téléphonique et en K, le colombier. Au moment où se produisit l'attaque allemande, toutes les communications téléphoniques avec l'extérieur étaient coupées. La communication optique avec le fort de Souville put être rétablie. D'autre part, les pigeons rendirent de grands services.

6) Suivre le grand couloir FG. Montrer l'une des casemates, où se trouvent les lits superposés en treillis de fil de fer. Montrer la gaine MN qui conduit à la tourelle de 75, détruite et remplacée par un observatoire cuirassé.

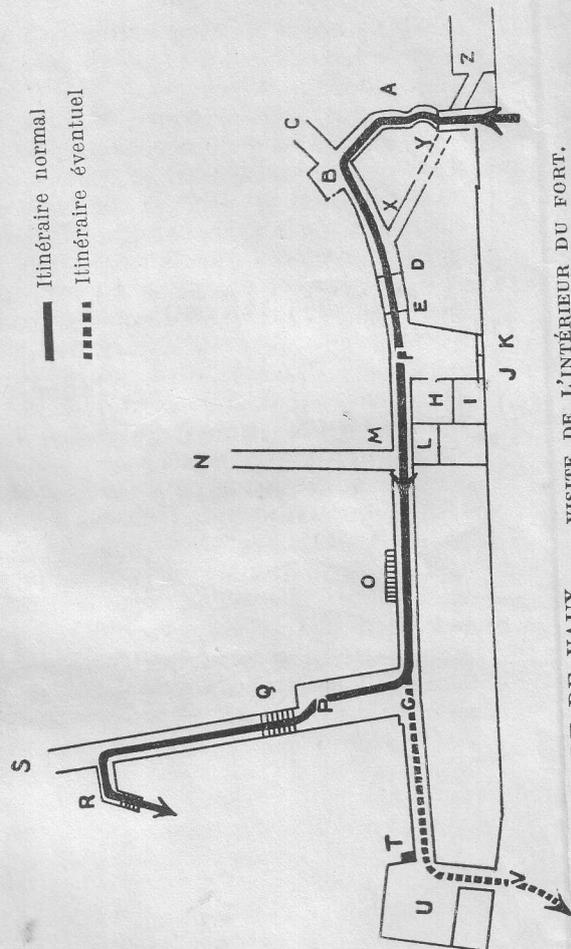
7) Montrer en O l'escalier conduisant au sous-sol où se trouvent les citernes. La provision d'eau était insuffisante pour les 669 hommes qui occupaient le fort le 2 juin. Malgré un sévère rationnement, elle fut complètement épuisée le 8 juin. De plus, l'atmosphère du fort était devenu de plus en plus irrespirable par suite des fumées produites par les lance-flammes et les éclatements de gre-

nades. Ce furent les deux causes qui obligèrent le commandant Raynal à se rendre le 8 juin, après une magnifique défense.

8) En G, tourner à droite. Montrer la chapelle P qui fut longtemps ornée de drapeaux français. Descendre l'escalier P. C'est l'entrée de la gaine PS qui conduit au coffre double de contrescarpe nord-ouest. Cette gaine constitua, comme la gaine BC l'une des voies d'accès par lesquelles les Allemands, après s'être emparés des coffres, s'efforcèrent de gagner la caserne bétonnée. Comme en BC, les Allemands ne purent gagner, dans cette gaine, qu'une soixantaine de mètres. Sortir par l'escalier R qui donne sur la superstructure.

On peut abrégier la visite du fort à partir du point G en sortant du fort par le couloir GV qui conduit à la casemate de Bourges ouest. Les canons de 75 qui armaient cette casemate avaient été enlevés en 1915 et en 1916. On ne disposa, en ce point, que de mitrailleuses pour battre les abords ouest du fort. Montrer en T l'escalier qui conduit au couloir d'accès au coffre de contrescarpe de gorge qui fut, lui aussi, pris par les Allemands. Ceux-ci, dans la lutte du 2 au 8 Juin, ne dépassèrent pas le pied de l'escalier T. Sortir du fort par la porte V.

CROQUIS N° 1



FORT DE VAUX. — VISITE DE L'INTÉRIEUR DU FORT.